

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 9

Artikel: La bataille d'Aix [fin]
Autor: Secretan, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIV^e Année.

N^o 9.

Septembre 1899.

LA BATAILLE D'AIX

(An 102 avant Jésus-Christ.)

IV

La bataille d'Aix.

A Aquae Sextiae, on est près des Alpes. Le moment était venu pour Marius d'en découdre.

Teutons, Toygènes et Ambrons, ceux-ci formant l'arrière-garde, avaient établi leur camp, suivant leur coutume, à proximité de la rivière de l'Arc, sur la rive gauche, en deux quartiers séparés, les Ambrons tout près du cours de l'eau.

Aix était un lieu de plaisance renommé par ses sources thermales et la beauté du site ; les riches habitants de la Provence y avaient des villas. Dans les jours chauds de l'été, Aix était un rendez-vous élégant et mondain. Les Barbares ne s'y étaient arrêtés que le temps nécessaire pour enlever les vivres et les provisions.

Les bivacs étaient à une lieue environ de la ville. Ils les avaient entourés, comme toujours, d'une triple rangée de chariots, ménageant dans ce retranchement de larges avenues pour le passage des colonnes de combat. Et comme on marchait depuis plusieurs jours, qu'on était en route depuis l'aube, que le soleil était brûlant, que l'ennemi ne s'était pas montré plus entreprenant, ni plus désireux de combattre que la veille, on s'était abandonné aux douceurs de l'étape et aux séductions du lieu.

Quand, dans l'après-midi, Marius déboucha avec la tête de sa colonne sur les hauteurs de la rive droite, il vit s'étaler à

ses pieds tout le campement des Barbares, les uns mangeant et buvant, faisant bonne chère et se livrant à la volupté, dit Plutarque ; les autres se baignant dans l'Arc, ou dormant, dispersés, dans la plaine. Dans l'intérieur du quartier, près des chariots, à l'ombre des grandes tentes de cuir, les femmes vaquaient aux soins du ménage ou faisaient leur toilette en surveillant les jeux des enfants, qui s'amusaient avec les chiens. Plus loin, les esclaves, reconnaissables à leur vêtement en peau de mouton ou de laine brute, pansaient les chevaux des attelages et les menaient à l'abreuvoir. Du haut de la colline, le général romain et les officiers de son escorte distinguaient nettement, au centre du camp, l'autel sacré, qu'entouraient les druides à la longue barbe blanche, à la robe écarlate; les bardes et les ovates, et les belles prêtresses aux longues robes de laine blanche, retenues sous les seins par une ceinture de bronze, d'argent ou d'or; les longs cheveux, couleur du blé jaunissant, flottant sur les épaules; la tête auréolée d'un diadème d'argent ou d'or; de larges bracelets d'or cerclant les bras nus; les pieds nus, protégés par des sandales. Elles paressent, musant et devisant entre elles, insouciantes, assises ou couchées sur la prairie, tandis que les prêtres vaquent aux soins de l'autel.

Marius arrête son avant-garde et ordonne qu'on dresse le camp, dont les tribuns et les centurions, qui ont pris les devants, ont déjà mesuré et dessiné les contours, marquant au centre, par un fanion rouge, le point où le général en chef aura sa tente, puis, les quatre angles, et, par des javelots, les emplacements des légions et des cohortes. Les cavaliers de l'avant-garde, *antecessores equites*, replient leurs patrouilles et se bornent à laisser en observation quelques vedettes pour surveiller le camp ennemi. Eux-mêmes vont rejoindre le gros de la cavalerie, qui a marché en tête de l'avant-garde et qui, en attendant que le camp soit prêt, se massera à droite et à gauche, sur les ailes, mettra pied à terre, mais restera prête à remonter en selle à la première alerte. Puis viennent les vélites, qui se forment en ligne devant le front que vont occuper les légions; ensuite les cohortes de l'avant-garde, *primum agmen*, qui se massent sur la première ligne, et derrière lesquelles viennent se ranger, sur trois lignes, en formation de combat, le gros de la colonne, *agmen legionum*, et l'arrière-garde, *agmen novissimum*. Les trains vont droit au camp pour

décharger le matériel sous la garde de leur escorte. Toutes les troupes restent sous les armes, front contre l'ennemi.

La troisième ligne quitte la première la station et va rejoindre l'emplacement qui lui est assigné. Les légionnaires déposent leur bagage, le corselet, le bouclier et le pilum, mais gardent le casque et l'épée, et la tunique de laine sans manches, qui descend jusqu'aux genoux. Sous la surveillance des centurions et des décurions, on dresse rapidement les tentes ; puis, aussitôt après, on creuse le fossé, on gazonne le parapet et on plante la palissade. Le retranchement doit être terminé avant qu'on songe au repas.

* * *

Marius a très bien choisi sa place de bivac. Il a l'avantage de la hauteur, *superioris loci* ; il domine de toute la colline le camp des Barbares. Mais il n'y a pas une goutte d'eau sur le plateau. La marche a été longue, il est midi, la chaleur est torride, le soleil tombe d'aplomb sur les casques de fer et les lourdes cuirasses. Hommes et chevaux souffrent d'une soif ardente. On commence à murmurer dans les rangs. On demande à boire.

Marius, voyant l'exaspération monter, se dit qu'elle peut servir ses projets. Il parle aux soldats : — N'êtes-vous pas des hommes ? » leur crie-t-il. Et leur montrant la rivière qui coule dans la vallée et les sépare de l'ennemi : — En voilà de l'eau ! Mais vous ne l'aurez qu'en échange de votre sang ! » — Mène-nous donc au combat, avant que ce sang se soit séché dans nos veines ! » crie un soldat. — Soit ! répond le général, je vous y mènerai ; mais, avant toutes choses, il faut terminer le camp. »

Les soldats se taisent, mais les valets d'armée, qui ont terminé leur besogne et qui n'ont d'eau ni pour eux, ni pour leurs bêtes, prennent d'une main des armes, qui une hache, qui une épée ou une lance, de l'autre une cruche, et descendent à la rivière en courant. Ils y trouvent des Ambrons qui se baignaient ou musaient au bord de l'eau. Aussitôt, on en vient aux injures et aux coups. D'autres Ambrons accourent pour soutenir leurs camarades. Alors, au camp des Ambrons, on sonne la générale. Les guerriers sautent sur leurs armures, rapidement prennent leurs rangs, et bientôt la phalange est formée. Trente mille hommes s'avancent vers la rivière, mar-

chant au pas cadencé, frappant leurs boucliers de leurs épées et poussant leur cri de guerre : *Ambrons ! Ambrons !* Ils avaient le corps chargé et alourdi par la bonne chère, dit Plutarque, mais ils n'en avaient que plus de résolution et de fierté ; rendus plus gais par le vin, ils s'avançaient, non pas en désordre comme des furieux, ni en jetant des cris confus et inarticulés, mais en frappant leurs armes en mesure et en criant leur nom : *Ambrons ! Ambrons !* comme pour terrifier à l'avance leurs ennemis en leur annonçant à qui ils allaient avoir à faire.

Marius voit ce qui se passe et prend aussitôt des dispositions pour le combat. Il laisse les *Ambrons* aborder la rivière et descendre dans l'eau, puis, quand il constate que leur belle ordonnance s'est rompue au passage du gué, il lance sur eux la légion auxiliaire levée sur les terres des Ligures. Et la bataille commence. Ces soldats, eux aussi, sont des Gaulois¹. Ils ont adopté les mœurs et la langue du pays de leur habitation, mais ils n'ont pas oublié pour cela le nom de leurs ancêtres. Quand le cri : *Ambra !* vient frapper leurs oreilles, ils sont d'abord saisis d'étonnement, puis ils répondent aux provocations de l'ennemi en répétant le même cri qui, s'élevant à la fois des deux armées, remplit au loin toute la vallée de l'Arc.

Au pas cadencé aussi, *certo gradu*, les légionnaires descendent la pente, puis ils s'élancent à la course, l'épée au fourreau, les hastaires de chaque cohorte le pilum en balance dans la main droite élevée, prête à être jetée, *infestis pilis*. A quinze pas du front de bataille ennemi, ils s'arrêtent, lancent le pilum dans les rangs des barbares, puis profitant du désarroi que cette salve de traits a provoqué dans la phalange des *Ambrons*, ils tirent l'épée et attaquent l'ennemi corps à corps, *impetus gladiatorum*. Sur quatre et jusqu'à cinq rangs de profondeur, c'est alors une inextricable mêlée. A mesure que les premiers rangs de la cohorte pénètrent plus avant dans la phalange, les rangs postérieurs poussent en avant et cherchent à atteindre du pilum, par-dessus la tête des combattants, les rangs d'arrière de la phalange ennemie. Longtemps Ligures

¹ Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. II, partie II, chap. III. Quoique levés sur les terres des Ligures et confondus avec eux par les Romains, ces auxiliaires appartenaient à l'une de ces colonies d'émigrés galliques qui se réfugièrent dans les Alpes liguriennes lorsque les Etrusques renversèrent la domination des Ombres.

et Ambrons luttent sur la rive gauche et jusque dans le lit de la rivière, rougissant les eaux du sang des morts et des blessés. Les Ambrons résistent jusqu'à ce que Marius porte ses autres légions au secours des Ligures; elles descendent au pas de charge la colline et leur choc impétueux, alourdi encore par la pente du terrain, culbute les Ambrons jusque sur l'autre rive. Marius lui-même passe la rivière rouge de sang et presque comblée de cadavres. Il poursuit, l'épée dans les reins, les Ambrons qui impuissants à lui tenir tête se retirent en désordre sur leur campement. Là, sur les chariots, un nouvel ennemi se dresse devant les légionnaires. Les femmes ambrones, armées d'épées et de haches, dit Plutarque, grinçant des dents, hurlant de rage et de douleur, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui les poursuivent, sur les premiers comme des traîtres et sur les autres comme des ennemis. Elles se jettent dans la mêlée, saisissent de la main les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers et affrontent la mort avec un héroïque courage.

La nuit tombait et dans le camp des Teutons l'alarme venait d'être donnée. Marius jugea prudent de ne pas demeurer plus longtemps sur la rive droite. En s'y attardant, il courait le risque d'être attaqué par le gros de l'armée ennemie, et de devoir combattre sur un terrain défavorable, n'ayant pas même son camp retranché pour appuyer et rallier sa retraite. Les cadavres des ennemis remplissaient le lit de la rivière et jonchaient la plaine par milliers. C'était, pour une première rencontre, un succès encourageant. Circonspect, heureux de ce que ses troupes eussent franchement abordé et énergiquement refoulé l'ennemi, le général fit sonner la retraite et regagna le plateau.

* * *

La nuit se passa sans que les Teutons reprissent l'offensive, mais dans le camp romain personne ne songea à se reposer, ni même à se réjouir d'une victoire qui n'était en aucune façon définitive. On avait encore devant soi tout le gros de l'armée ennemie, qui n'était pas intervenu dans le combat et dont, d'un moment à l'autre, ou pouvait recevoir l'attaque. Il fallut remettre de l'ordre dans les cohortes, achever le retranchement, faire l'ordinaire et distribuer le service, puis commander pour la nuit un minutieux service d'exploration,

tout autour du camp ennemi. Le nombre des cohortes de garde aux portes du camp fut doublé et toute l'armée demeura sous les armes. « On n'entendit point de chant de victoire, dit Plutarque, comme cela eût été naturel après un si grand succès ; on ne se mit point à boire et on ne se réjouit pas dans les tentes ; toute la nuit se passa dans la frayeur et dans le trouble. On entendait, sur la rive opposée, les lamentations et les menaces des ennemis. Ce n'étaient pas des plaintes ni des clameurs humaines, mais comme des hurlements de fauves ou des mugissement de bêtes. Les montagnes, la plaine et le fleuve semblaient rugir. Le cœur des Romains était saisi de crainte et Marius lui-même frappé d'étonnement. Tous s'attendaient à quelque périlleux combat de nuit. »

Cependant, ni durant cette nuit, ni le lendemain, les Teutons ne sortirent de leur camp. Ils se préparaient pour l'action qu'ils sentaient inévitable et qu'ils jugeaient bien devoir être décisive.

On consulta les dieux pour savoir quel en serait le sort. On avait pour cela les prisonniers du combat de la veille, dont les entrailles fumantes diraient les arrêts du destin ?

Au centre du camp, autour des autels, toute l'armée est réunie. Dépositaires des rites sacrés, interprètes de la volonté des dieux, les druides sont là, majestueux dans leurs robes écarlates. Des magiciennes, vieilles femmes édentées, et les prophétesses, vierges superbes, vont leur servir d'acolytes dans l'horrible cérémonie.

Des femmes amènent les captifs. Ils sont nus et garrottés des pieds et des mains. Au-dessus d'une grande chaudière de bronze se dresse une potence ; on y suspend la victime, par les pieds, la tête en bas. Une prêtresse s'avance, une faucille à la main et d'un seul coup lui ouvre la gorge. Le sang chaud jaillit des artères en jets puissants. Les femmes le recueillent dans les coupes sacrées : la couleur de ce sang, la force et la direction du jet servent aux druides de premières indications.

Puis d'autres femmes s'emparent du cadavre exsangue, l'éventrent et les entrailles tombent, livrant aux prêtres le secret de demain. Les ovates dépècent le corps du supplicié et on jette les morceaux dans la chaudière d'airain.

A un autre maintenant. On amène le malheureux. Une prêtresse s'élançe et lui enfonce dans le cœur, jusqu'à la garde, un long couteau. Il tombe et de l'attitude que le corps affecte

dans sa chute, de la couleur et de l'abondance du sang qui ruisselle de la blessure, des dernières convulsions du supplicié, les prêtres tirent leurs pronostics.

Et l'effroyable sacrifice continue ainsi devant toute l'armée impatiente de connaître la voix divine. Le chef des druides va parler... Un grand silence se répand sur le camp. Le prêtre annonce une glorieuse victoire, la mort de milliers d'ennemis, du butin à rassasier toute l'armée. Une immense acclamation poussée par cent mille poitrines accueille la voix du vieillard.

Alors, dans tout le camp, c'est la joie, l'allégresse folle. Les Bardes, debout sur les chariots, chantent les exploits des chefs illustres, exaltent les gloires nationales, couvrent d'imprécations l'ennemi des Teutons et promet aux guerriers qui tomberont dans le combat les félicités qui attendent les braves dans le séjour des bienheureux. La vaillance du guerrier mort à la bataille est récompensée dans le Walhalla. A eux, les chasses et les pêches merveilleuses, les combats singuliers avec les immortels, les copieux festins où s'amoncellent les viandes grasses, où coulent à flots la bière, l'hydromel et le vin. La mort dans la bataille, c'est le sourire de la vie, c'est l'exaucement de la prière que toute femme teutonne a fait monter au ciel en mettant un fils au monde. Malheur à celui que la mort pâle vient surprendre dans sa demeure, au malade, à l'infirmes qui doit rendre son âme alité entre deux peaux de bête, comme une vieille femme : il descendra dans les tristes régions du Hela. Quand le barde a parlé, les guerriers dansent et chantent, joyeux d'être les élus auxquels il sera donné de quitter glorieusement la vie.

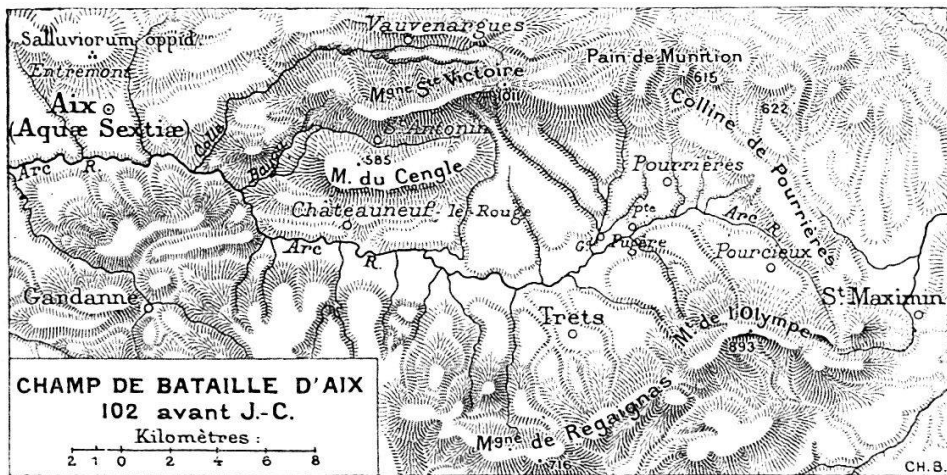
* * *

Dans le camp romain, sur la colline, on se prépare aussi à la bataille imminente.

Marius envoie les officiers de son état-major reconnaître la contrée. Il redoute d'entreprendre une attaque de front contre les lignes ennemies ; il voudrait les tourner et prendre les Barbares à revers, avec une partie de ses forces.

Au retour des reconnaissances, on lui annonce que derrière le campement teuton est un large ravin que masque un bois épais. Alors le parti du général est pris. A la nuit close, le tribun Claudius Marcellus, avec les trois mille hommes de sa légion, passera l'Arc en amont, contournera le bivac des Bar-

bares et s'embusquera dans le ravin. De la colline opposée, il pourra suivre toutes les phases de la bataille; il s'y jettera avec toutes ses forces quand il jugera le moment opportun. Puis Marius ordonne que le repas du soir soit pris de bonne heure et la retraite avancée. Il entend attaquer à l'aube.



(Ce cliché, extrait de l'Atlas de géographie historique, de F. SCHRADER, a été obligeamment mis à notre disposition par la maison Hachette et C^{ie}. Voir dans notre livraison de juillet dernier la notice bibliographique relative à cet Atlas).

Le lendemain, au point du jour et dans le plus grand silence, les troupes prennent les armes. Les bagages sont chargés sur les bêtes de somme et toute l'armée se range en bataille sur la hauteur, par trois lignes de cohortes. La cavalerie descend la première dans la plaine pour provoquer l'ennemi. Les vélites, les archers, les frondeurs sont devant le front.

Les Teutons veillaient. Eux aussi s'étaient levés de bonne heure. Leur cavalerie se lance sur les escadrons romains qui, perfidement, cédant le terrain, attirent de proche en proche les Teutons, jusqu'aux bords de l'Arc. Puis, précipitamment, ils reviennent sur la rive droite et reprennent position sur les flancs des légions.

Leur ruse a réussi. Emportés par leur ardeur, les Teutons n'ont pas la patience d'attendre que les Romains descendent dans la plaine, où ils eussent pu les combattre de plain pied et avec un égal avantage. Ils passent la rivière et recommencent

la même manœuvre qui, l'avant-veille, a coûté si cher aux Ambrons.

Marius a donné l'ordre à ses officiers que personne ne bouge avant son commandement. Il laisse l'ennemi s'engager sur la pente glissante et rapide où les rangs se rompent et où les assaillants s'essoufflent. Puis, quand il juge l'instant favorable, il donne l'ordre de l'attaque. Toute la ligne avance au pas de charge, les javelots et les lances en arrêt.

Le général en chef est au premier rang. « Il n'y avait point d'homme dans l'armée, dit Plutarque, qui fût plus adroit aux armes, ni qui eût le corps mieux exercé que lui, et il surpassait tous les autres en courage et en audace. »

Les Romains descendent. La cavalerie est sur les ailes. Devant le front des cohortes, la troupe légère des *antesignani*, vélites, frondeurs baléares, arbalétriers de Crète. L'ennemi est à leurs picds. A la portée du trait, les *antesignani* lancent leurs projectiles, puis se dispersent en retraite, disparaissant par les intervalles entre les cohortes. Les légionnaires arrivent à la rescousse et lancent le lourd pilum. Tous les coups portent. Les hommes des premiers rangs ont déjà mis l'épée à la main que ceux des rangs postérieurs, profitant de la forte déclivité du terrain, peuvent encore accabler l'ennemi de leurs salves. Le désarroi et le désordre se répandent vite dans l'armée teutonne, déjà déséquilibrée par la marche sur le sol glissant. Les Teutons essaient en vain de faire ferme sous le poids des légions qui, comme un éboulement, les submergent et les écrasent. Les légionnaires se servent du bouclier pour jeter l'ennemi à terre avant de le frapper de l'épée.

En vain, les Teutons cherchent à résister. Les coups qu'ils portent de bas en haut n'ont ni aplomb, ni vigueur. Leur ordonnance serrée est rompue. Entraînés par le terrain qui leur oppose un invincible obstacle, ils reculent de deux pas pour un fait en avant. Ils tombent en arrière, glissent, dégringolent, puis tournant le dos à l'attaque, qui fond sur eux de tout son poids doublé de la vitesse acquise, ils s'enfuient en courant et repassent la rivière talonnés par les coups de sabre qui les accablent. Quant ils ont regagné la plaine et la rive gauche, ce n'est plus qu'une multitude désemparée.

A la voix des chefs, l'ordre se rétablit pourtant dans les bataillons qui ont à peine pu aborder la pente et qui, avant même d'avoir pu donner dans les cohortes romaines, ont été

entraînés dans la débandade par la fuite désordonnée de ceux qui les précédaient. Une ligne de bataille se reforme et, cette fois, les Romains auront le ravin contre eux.

Mais voici que, du haut des collines de la rive gauche, une clameur retentit. C'est la légion de Marcellus qui entre au combat, prenant les Teutons à revers. Elle aussi descend au pas de charge la colline, entraînée par la volupté de prendre part à un combat à moitié décidé déjà. Une partie des hommes de Marcellus se jettent sur le camp des Barbares et lancent leur javelots sur les attelages des chariots qui, blessés, s'emportent et échappent à leurs conducteurs. D'autres parviennent à mettre le feu au campement et rejettent dans les flammes les femmes et les enfants qui cherchent à échapper à l'incendie. Le gros de la légion atteint par derrière la ligne de bataille ennemie, la cerne et l'entoure. Alors, c'est dans l'armée teutonne une confusion effroyable. Pressés de toutes parts, les Barbares pensent qu'il ne leur reste qu'à défendre chèrement leur vie. La mêlée est atroce et le carnage horrible. Pendant plusieurs heures, le combat continue dans un ruissellement de sang. Le tumulte et les cris ne diminuent qu'avec le nombre des combattants.

V

Le sacrifice aux dieux.

Ambrons et Toygènes furent complètement détruits dans le massacre d'Aix-en-Provence. Depuis ce jour funeste, leur nom n'apparaît plus dans l'histoire. Une fraction de l'armée teutonne, couverte dans sa retraite par la cavalerie de Teutobodes qui vaillamment tint tête aux escadrons romains, parvint à échapper au désastre et à regagner le Nord¹. Plutarque évalue à 100 000 le nombre des Barbares tués ou prisonniers ; d'autres historiens doublent ce chiffre².

Marius abandonna le champ de bataille sans enterrer ni

¹ Suivant Plutarque, ils se retirèrent par la Franche-Comté où Teutobodes, pris par les Séquanes, aurait été livré à Marius. D'autres historiens font réapparaître Teutobodes et sa cavalerie à la bataille de Verceil.

² Voici les principales évaluations des pertes : Tite-Live, 200 000 morts, 90 000 captifs, — Velleius Paterculus, 150 000 morts ; — Plutarque, 100 000 morts et captifs ; — Eusèbe et Eutrope, 200 000 morts, 80 000 prisonniers ; — Orose, 200 000 morts, 80 000 prisonniers, 3 000 fugitifs.

brûler ces monceaux de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, qui pourrissent à la pluie et au soleil. Le lieu du carnage prit le nom de *campi putridi*, que rappelle encore aujourd'hui celui de Pourrières. Engraissé de la putréfaction de tous ces corps humains, il devint célèbre par sa fertilité. Plutarque prétend que les Massaliotes, qui en étaient les propriétaires, se servirent des ossements humains gisant à la surface du sol pour étayer et enclore leurs vignobles.

Ce fut dans l'armée romaine une explosion d'enthousiasme. Pour la première fois depuis longtemps, les aigles de la république pouvaient de nouveau se repaître à satiété de la chair des ennemis, ces redoutables Barbares qui si souvent avaient mis Rome en péril. Après tant de défaites, c'était une glorieuse revanche. Le butin conquis était immense. L'armée en fit don au général victorieux qui, par sa prudence, sa patience, la justesse de son coup d'œil, son habile manœuvre et son courage personnel, avait sauvé la patrie de la honte et de la ruine d'une invasion.

Marius ne choisit dans les dépouilles ennemies que les plus riches, celles qui pouvaient orner par leur splendeur la somptuosité de son prochain triomphe. Il fit ensuite la part des troupes et distribua aux soldats de larges récompenses, en armes, en argent, en esclaves, favorisant les plus braves et les plus vaillants. Ce qui resta fut offert aux dieux dans un solennel et magnifique sacrifice.

Sur le champ de bataille où par milliers gisent encore les cadavres des ennemis, toute l'armée est massée en un vaste carré, les légionnaires appuyés sur les piques, les cavaliers en selle. Devant le front des cohortes, les décurions et les centurions ; les tribuns, chefs des légions, devant les légions. Tous font face en dedans.

Au centre du carré, le butin conquis est amoncelé en un immense bûcher : chariots brisés, harnais de chevaux, bâts des bêtes de somme, armes cassées, casques fendus, cuirasses défoncées, ustensiles de ménage, tous les lamentables débris d'un campement où, hier encore, régnaient la joie de vivre et l'ardeur du combat, mais où la mort a passé, qui est maintenant sans maître et dont le feu va détruire jusqu'aux derniers vestiges.

Près de l'immense bûcher, un autel est dressé ; les aruspices et les prêtres l'entourent. Le feu sacré brûle et, dans le ciel

matinal, monte comme un encens la fumée des offrandes. Les augures attestent que les dieux sont présents et qu'ils sont favorables.

A côté de l'autel et tout près du groupe des prêtres, entouré des licteurs, le consul Marius, généralissime, est debout, un javelot dans la main, une couronne de laurier sur la tête. Un riche manteau écarlate, brodé et frangé d'or, flotte sur les épaules du victorieux. Derrière lui, à respectueuse distance, les légats, les officiers généraux, le questeur, le maître de la cavalerie, les adjudants et les officiers d'état-major, les guides et les ordonnances, toute la cohorte prétorienne. Face à l'état-major, les fanions des cohortes, les étendards de la cavalerie et les aigles des légions que portent les plus âgés des centurions.

Le grand pontife préside, au nom du général et par délégation de son pouvoir, aux cérémonies du culte. On sacrifie aux dieux de l'armée, à Jupiter Feretrius, à Mars le père, à la Victoire, qui ont puissance sur les guerriers, qui octroyent la force et la victoire aux fils de Quirinus, qui frappent de la terreur, de l'épouvante et de la mort les ennemis du peuple romain. Puis ce sont des imprécations contre les corps, les armes et les drapeaux de l'ennemi assez téméraire pour oser s'attaquer à Rome prédestinée pour régner sur le monde.

Le grand pontife allume un flambeau à la flamme de l'autel et le remet brûlant au général. Marius saisit la torche incendiaire, qui va réduire en cendres, à l'honneur des dieux, ce qui reste du camp des Barbares. Des deux mains, il l'élève vers le ciel, invoquant les puissances supérieures dans un dernier acte d'adoration, puis la jette dans le bûcher.

Déjà la flamme s'élève, et l'armée, dans une puissante acclamation, salue le général victorieux, lorsque, soudain, des cavaliers arrivant à toute bride font irruption dans l'enceinte sacrée, vont droit au général, sautent à bas de leurs chevaux et en l'embrassant lui annoncent que le peuple de Rome, enfreignant pour la quatrième fois les lois, pour le salut de l'Etat, l'ont réélu à la magistrature consulaire.

« Alors, dit Plutarque, une si grande joie étant survenue par-dessus celle que donnait déjà une si complète victoire sur l'ennemi, toute l'armée, pour témoigner l'allégresse qu'elle en ressentait, se mit à pousser de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnait du bruit guerrier de ses armes, tandis que les

officiers amoncelaient sur la tête de Marius de nouvelles couronnes. Toute la journée se passa dans le camp romain en festivités et en réjouissances. »

Dans toute la province romaine la nouvelle de la victoire de Marius répandit une grande joie. On érigea sur les Campi putridi une haute pyramide dont les bas-reliefs figuraient Marius debout sur un bouclier porté par des soldats, dans l'attitude du général proclamé *imperator*. Sur le lieu où Marius avait offert son sacrifice d'action de grâce, un temple à la Victoire fut édifié¹.

VI

Cimbres et Tigurins.

Pendant que ces faits se passaient en Provence, les Cimbres et les Tigurins avaient passé le Rhin, traversé la Germanie méridionale et gagné le passage du Brenner. Le consul Quintus Lutatius Catulus occupait les cols des Alpes, mais à l'approche de l'ennemi, craignant que la division de ses forces ne l'affaiblît et qu'il ne pût résister sur aucun des points occupés, il se concentra en arrière, abandonna les défilés aux envahisseurs et se retira sur la rive droite de l'Adige. Il y retrancha son camp, construisant des ouvrages sur les deux rives et jetant sur le fleuve un pont pour les relier.

L'armée des Germains et des Gaulois ne tarda pas à le rejoindre. Elle dressa son camp sur la rive droite et éleva en travers du fleuve, en amont du camp romain, un barrage de pierres et de troncs d'arbre. En même temps, les Barbares dirigeaient contre le pont de grosses masses, dit Plutarque, sans doute des radeaux chargés de rochers, de façon à en rompre les piles. Les légionnaires de Catulus, saisis de

¹ M. Fauris de Saint-Vincent (Magasin encyclopédique, 1814) constate que le monument était encore debout au XV^e siècle et que le village de Pourrières a pris dans ses armoiries la scène représentée par le bas-relief. Des cérémonies annuelles, qui n'ont cessé qu'à la Révolution française, ont perpétué le souvenir de la victoire d'Aix. Tous les ans, au mois de mai, la population se rendait en procession au temple de la Victoire, transformé par le christianisme en église de Sainte-Victoire, et au son des instruments de musique allumait des feux de joie sur les côtes environnantes.

Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*) affirme que le matelot provençal, près d'entrer dans la rade de Marseille, montrant au voyageur le sommet lointain de la montagne, lui dit encore, comme disaient ses ancêtres d'Arélate ou de Fosse : « Voilà le temple de la Victoire. »

panique, abandonnèrent leurs positions sans coup férir. Catulus, dit Plutarque, se montra en cette circonstance un grand et parfait capitaine, en montrant qu'il préférait l'honneur de son pays au sien propre. Voyant qu'il ne pouvait persuader à ses troupes de demeurer, et constatant qu'elles pliaient bagage dans le plus grand effroi, il ordonna qu'on donnât l'ordre du départ et, se mettant à la tête des fuyards, il entreprit de les conduire afin que toute la honte de cette retraite précipitée tombât sur lui et non sur la république et qu'il parût que ses soldats, loin de prendre la fuite, eussent suivi leur général. Les Barbares passèrent l'Adige sur les pas des Romains en retraite, s'emparèrent, par une capitulation, des ouvrages de la rive droite et se répandirent dans toute la Transpadane, pillant et ravageant le pays. C'était dans l'été de l'année 102, à peu près à l'époque de la bataille d'Aix.

Marius était rentré à Rome. Le Sénat lui avait décerné les honneurs du triomphe, mais il avait refusé d'en jouir tant que le sol de l'Italie ne serait pas purgé de la présence des Barbares. Il fit revenir sa belle armée des Gaules, passa le Pô et, au printemps de l'année 101, concentra une armée de cent mille hommes sous ses ordres et ceux du proconsul Catulus, aux environs de Verceil.

Le plan des Barbares comportait le ralliement de leurs deux armées sur les rives du Pô. Ignorant le désastre d'Aquæ Sextiæ, Cimbres et Tigurins se dirigèrent vers l'ouest, à la rencontre de leurs alliés, lorsque, dans leur marche, ils se heurtèrent au camp de Marius. Il fallait nécessairement, en l'absence de nouvelles, temporiser, si possible composer avec l'ennemi. Les Cimbres eurent recours à la ruse habituelle des Barbares en pareille circonstance. Ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes où ils pussent s'établir, promettant que si elles leur étaient abandonnées à l'amiable, ils s'y installeraient en amis du peuple romain.

Le général romain reçut les envoyés en présence des officiers de son état-major. Tout d'abord, il leur demanda quels étaient ces frères auxquels ils faisaient allusion dans leur discours. Quand les ambassadeurs nommèrent les Teutons, ce fut dans toute l'assistance un grand rire. — Quittez le souci de vos frères, leur dit Marius, et ne vous mettez point en peine pour eux ; nous leur avons donné des terres qu'ils garderont éternellement. »

Irrités de ces moqueries, les parlementaires le prirent de haut à leur tour, ripostant par des injures aux ricanements des officiers romains. Puis, passant à la menace, ils leur annoncent qu'ils seront punis de leurs propos moqueurs, par les Cimbres d'abord, puis par les Teutons, sitôt que ceux-ci seront arrivés. — Ils le sont déjà, répliqua Marius ; il ne serait pas aimable de notre part que nous vous laissassions quitter le camp sans que vous les eussiez vus et embrassés ». Marius ordonna qu'on amenât les rois teutons, arrêtés dans leur fuite par les Séquanés, livrés par ceux-ci à l'armée romaine et que Marius trainait avec lui, chargés de chaînes.

Il fallut bien se rendre à l'évidence. Les parlementaires quittèrent le camp et annoncèrent aux leurs la fatale nouvelle. Les Cimbres prirent aussitôt leur parti ; il ne leur en restait d'autre qu'une rapide offensive. Le roi Boïorix, escorté d'une troupe de cavaliers, se dirigea vers le camp romain, demanda à parler au général en chef et le somma de prendre lieu et date pour la bataille qui devait décider à qui demeurerait le pays. Marius répondit à Boïorix qu'il n'était pas dans la coutume des armées romaines de prendre conseil de leurs ennemis pour le choix du champ de bataille et du moment de la rencontre, mais que pour être agréable aux Cimbres, il voulait bien, dans le cas particulier, s'entendre avec eux. On convint que le combat aurait lieu au troisième jour, le 30 juillet, dans la plaine même de Verceil où les deux armées trouveraient un espace suffisant pour déployer toutes leurs forces¹.

On prétend qu'ambitieux et égoïste, Marius disposa les troupes de telle façon que l'armée des Gaules eût à jouer le grand rôle dans la bataille et que les honneurs de la journée fussent pour elle et pour son chef². Il plaça Catulus et ses

¹ Le lieu précis de la rencontre est la plaine Raudique, *in campis Raudiis*, dit Vellejus, Paterculus (livre II, chap. 42), sur la rive droite de la Sesia, au confluent de cette rivière et du Pô. Plutarque prétend que la bataille de Verceil fut la première où Marius utilisa sa nouvelle ordonnance du *pilum*, dans laquelle la hampe et le fer étaient liés, non plus par deux chevilles en fer, mais par une seule cheville en fer seulement et par une autre en bois, très faible, qui devait se rompre au choc contre le bouclier ou l'armure de l'adversaire, de telle sorte que le fer restant planté, la hampe, tenant encore par la cheville en fer, traînât à terre et entravât les mouvements de l'ennemi.

² C'est Plutarque qui nous a donné le récit de cette sanglante bataille dont l'issue fut l'extermination des Cimbres. Leur nom sort dès lors de l'histoire, comme celui des Teutons après la journée d'Aix. Il semble à entendre l'historien romain que les honneurs de la journée furent pour le proconsul Catulus et ses hommes, plus que pour le général en chef et l'armée des Gaules. Mais Plutarque tenait son récit de Sylla et Sylla n'est point

20 300 hommes d'infanterie au centre de la ligne, tandis que ses 32 000 hommes à lui étaient répartis sur les deux ailes, avec la cavalerie. Son plan consistait à prendre l'offensive avec ces deux ailes et à manœuvrer contre les flancs de l'ennemi, de façon à l'attaquer pendant la marche en avant de la phalange et à la rompre avant même qu'elle eût pu aborder le centre de la ligne romaine. Ainsi la victoire serait due entièrement à ses troupes, sans que l'armée de Catulus eût seulement pu prendre le contact.

Les Cimbres formèrent leur infanterie en un corps de bataille massif, ayant autant de profondeur que de front, chaque face de l'immense carré occupant trente stades de terrain, soit trois mille sept cent cinquante pas. Sur le flanc droit de cet immense carré, la cavalerie, forte de quinze mille chevaux, marchait en superbe équipage. Tous les cavaliers, dit Plutarque, avaient des casques en forme de gueules ouvertes et de mufles de toutes sortes de bêtes étranges et épouvantables, rehaussés encore par des panaches en ailes déployées et d'une hauteur prodigieuse, ce qui les faisait paraître plus grands encore. Ils étaient armés de cuirasses de fer très brillantes et portaient des boucliers tout blancs. Chacun d'eux portait deux javelots à darder de loin et, pour aborder l'ennemi, de grandes et fortes épées.

Avant d'entrer dans la bataille, les deux généraux romains avaient fait leurs ablutions suivant le rite et consulté les entrailles des victimes après avoir sacrifié sur les autels des dieux. A peine les prêtres lui eurent-ils montré les signes du ciel que Marius s'était écrié : « la victoire est à moi » et, élevant les mains vers le ciel, avait voué à Jupiter Feretrius une hécatombe, tandis que Catulus faisait le vœu de consacrer un temple à la Fortune. Puis les deux généraux avaient pris la tête de leurs troupes et disposé les cohortes pour la bataille.

Les cavaliers cimbres, manœuvrant à la droite de leur infanterie, s'avançaient contre le flanc gauche de l'armée ro-

ici un témoin impartial. Déjà dans la guerre d'Afrique, quand il servait comme questeur dans l'armée de Marius, une jalousie féroce était née entre ces deux hommes. Par ses intrigues, Sylla était parvenu à ravir au consul la gloire de la capture de Jugurtha et dès cette date une haine implacable et cruelle, excitée encore par les partisans de l'un et de l'autre, avait séparé les deux officiers. Le soir de la bataille de Verceil, Sylla tenta de même de ravir à Marius la gloire de la journée ; il provoqua une lutte violente entre les soldats des deux consuls, prenant les uns et les autres parti pour leur chef.

Quoiqu'il en soit, il faut suivre le récit de Plutarque.

maine, cherchant à la déborder et à l'enfermer entre eux et le corps de bataille, qui s'avancait, « comme les flots de la vaste mer ». Les généraux romains discernèrent incontinent la manœuvre ennemie, mais leurs troupes, semble-t-il, leur sortirent de la main. Un soldat s'étant mis à crier que l'ennemi fuyait, toute la masse se porta impétueusement en avant pour le poursuivre.

Le piétinement de ces milliers de cavaliers et de fantassins souleva une si épaisse poussière sur la plaine desséchée par le soleil brûlant de l'été que les deux armées en furent comme couvertes et cachées. Marius qui s'était ébranlé le premier pour charger avec ses troupes eut le malheur de manquer la direction dans cette obscurité où les deux armées étaient comme ensevelies. Ayant poussé fort loin au delà des lignes ennemies, il fut longtemps errant dans la vaste plaine sans pouvoir reprendre le contact. En sorte que la masse énorme des Cimbres vint donner, sans coup férir, sur le centre romain et que Catulus et ses hommes eurent à soutenir tout l'effort de la bataille.

Les Cimbres, dans cette rencontre qui devait leur être fatale, avaient le soleil dans les yeux. La chaleur était suffoquante. « Endurcis à supporter les plus grandes gelées, dit Plutarque, élevés dans des pays froids et couverts de forêts, les Barbares ne pouvaient pas résister à une telle chaleur ; ils fondaient en eau, étaient tout haletants et n'avaient que la force de mettre leurs boucliers devant leurs yeux pour les garantir de la lumière aveuglante. Tout cela servit beaucoup aux Romains si endurcis par le travail, si exercés, si entraînés à la fatigue, si aguerris qu'on n'en vit pas un seul suant ou haletant. La poussière leur fut aussi un puissant auxiliaire ; elle augmenta leur audace et leur confiance en leur cachant la plus grande partie de leurs ennemis ; il s'en fallut de beaucoup qu'ils vissent leur nombre innombrable. Au surplus, l'attaque fut si vivement menée, les corps luttèrent si allègrement de vitesse pour aborder l'ennemi que le corps à corps fut pris avant que dans les légions on eût pu se rendre compte de la force numérique des Cimbres et s'effrayer à leur vue ».

Ce fut un horrible carnage. Les Cimbres avaient suivi la maladroite pratique de lier les uns aux autres, par de longues cordes tenant aux baudriers, les hommes des premiers rangs, afin que leur ordonnance ne pût être rompue. A grands coups

de sabre, les Romains étaient entrés dans cette masse. La plupart des Barbares furent taillés en pièces sur le champ de bataille; ce qui survécut fut refoulé sur le camp. Mais quand les légionnaires abordèrent le rempart des chariots, ce fut une autre tuerie, « la plus tragique et la plus terrifiante ». Debout sur les chars, vêtues de longues robes noires, les femmes des Cimbres, prises de furie, tuaient leurs propres guerriers rejetés sur le camp; les unes, leurs maris; les autres, leurs frères; celles-là, leurs pères; celles-ci, leurs fils. Prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux et se tuaient ensuite elles-mêmes. Plutarque évalue à cent vingt mille le nombre des morts. Quoique des milliers de Barbares se fussent détruits eux-mêmes plutôt que de tomber vivants aux mains de l'ennemi, les Romains firent néanmoins soixante mille prisonniers.

L'ennemi détruit, ce fut le pillage et l'occasion aussi de la querelle qui s'éleva entre les troupes des deux généraux. Les dépouilles des ennemis tombés dans le combat, les armes, les drapeaux et les enseignes, les trompettes avaient été accaparés par les soldats de Catulus et portés par eux dans leur camp. Catulus ne manqua pas de s'en targuer comme d'une preuve que la victoire était due à lui seul. Ce fut le signal d'une grande dispute. Pour mettre les deux camps d'accord et prévenir un conflit qui eût pu avoir de funestes conséquences, on fit intervenir comme arbitres les ambassadeurs de Parme, présents au camp. Les soldats de Catulus les menèrent sur le champ de bataille jonché de cadavres et où râlait encore les blessés. On leur fit voir que tous étaient percés des piques de Catulus, reconnaissables à la marque du général gravée sur la hampe.

Néanmoins, les honneurs de la journée allèrent à Marius, tant à cause de ses précédents exploits que de sa dignité de général en chef. Le peuple de Rome lui donna le titre de troisième fondateur de la république, estimant que le danger dont la victoire de Verceil l'avait préservée n'était pas moins grand que celui dont autrefois l'avait menacée les Gaulois. Quant à Marius, sobre dans sa fortune et politique, il associa Catulus à son triomphe et partagea avec lui les honneurs décernés par le Sénat.

Les Tigurins ne paraissent pas avoir pris part à la bataille

de Verceil. Il semble qu'ils soient restés en arrière, gardant sur les monts le flanc de l'armée et la communication avec les pays au nord des Alpes. A la nouvelle de la défaite et de l'extermination des Cimbres, ils rentrèrent en Helvétie, où un siècle plus tard on les retrouve, prenant part à la grande migration des Helvètes en Gaule, arrêtée par César.

Colonel Ed. SECRETAN.
